

Q
S
S
S
E
B
—
E
E

CORPS OBJET IMAGE

TJP ÉDITIONS

•

REVUE BISANNUELLE
NUMÉRO 05 NOVEMBRE 2022



Nous traversons dix Cosmodélies, dix manières d'habiter le monde collectivement et autrement. En dehors des murs du théâtre, nous voyons des espaces émerger. Des espaces entre le théâtre et son environnement. Des espaces inédits, relationnels et artistiques.

Nous traversons des propositions qui nous invitent à nous rassembler, à nous retrouver, à rêver, à retisser des liens en allant à la rencontre d'une ville et de ses habitants.

Nous traversons des traces sensibles glanées tout au long de la saison, nous entendons les voix de celles et ceux qui ont conçu ou pris part à ces dispositifs, celles et ceux qui ont observé, qui se sont mis·es en jeu ou en retrait.

Nous traversons des expériences qui, en réaction à la conscience aigüe du temps de l'urgence, nous engagent à être dans l'action concrète, à vivre une assemblée possible dans le présent.

Nous traversons les saisons et nous nous immergeons dans d'autres temps.

Et sans arrêt cette traversée nous questionne : comment construire ensemble, nous positionner, nous transformer malgré une diversion, un écart, un événement inattendu ou un accident ?

DIX COSMODÉLIES

CONCEPTION, COMPOSITION

Marie Urban

accompagnée par **Christophe Le Blay**

CONTRIBUTIONS

Mackenson Bijou, Sabine Blanc de Carpentier, Éléonore Bourrel, Julien Bruneau, Clémence Bucher, Antoine Cegarra, Clémentine Cluzeaud, Michaël Cros, Jérémy Damian, Nil Dinç, Stéphanie Félix, Sandrine Glatron, Marie-Hélène Helleringer, Violaine-Marine Helmbold, Renaud Herbin, Claire Hurpeau, Christophe Le Blay, Adèle Lhoutellier, Marine Mane, Emma Merabet, David Séchaud, Anne Somot, Marie Urban, Florence Weber, Emmanuelle Zanfonato, Alexis Zimmer & certain·es narrateur·rices des *Flottants*, enquêteur·rices des *Urbex en Multiplex*, résident·es de l'Hôtel du Château d'eau (AAHJ) activateur·rices d'*Une Stub*, intervenant·es de *RADIO Qu'est-ce qui t'agite ?*, participant·es du laboratoire Cosmodélie n°6, en lien avec *Qu'est-ce qui t'agite ?*, passant·tes des quais de l'III, témoins de *Guidé par les baleurs*, participant·es du laboratoire Cosmodélie n°10, en lien avec la *Cosmodélie générale*.

Le Flottant. Être fragile, sensible aux mouvements de l'air environnant, qui défie les lois de la gravité, sans masse, pourtant doté d'un volume et d'articulations.

Méduse aérienne, matérielle et immatérielle, translucide et floue.

Être suspendu qui ancre celles et ceux qui l'entourent.

Des poches plastiques gonflées d'un mélange ascensionnel d'air chaud et d'hélium et retenues à des hauteurs variables depuis le sol par de simples fils.

Le Flottant n'est ni présent ni absent.

Est-ce un spectre ?

Est-il possible de le contempler et de le toucher à la fois ?
De l'animer, et l'animant, de manipuler l'air ?

(Un homme s'approche d'un Flottant.) Il touche ses poches, les presse pour en éprouver le rebondi. Il s'amuse à les plaquer au sol, pour les voir fuser à la verticale une fois leur liberté rendue. Par moment, il semble s'emballer face à la réactivité labile du matériau, il joue avec lui. Il colle sa joue contre lui comme pour apprécier la caresse à mesure que le vent l'agite. De plus en plus tourbillonnant et souple, il se laisse gagner par la disponibilité du gaz auquel le plastique donne corps. Ils virevoltent dans une dynamique des fluides.

Sur un banc à proximité des couples Humain-Flottant, d'autres duos s'organisent : l'un, de face, voit la danse du Flottant et raconte à l'autre, qui de dos, écoute sans pouvoir voir.

Le premier compose, le deuxième recompose une scène imaginaire, naviguant entre ce qu'il comprend, ce qu'il entend, et le contre-champ qu'il voit devant lui.

Le dispositif est centrifuge, à la manière des tableaux de Mondrian qui, par le jeu minimaliste des lignes et des couleurs, cherchent à redistribuer l'attention du visiteur vers le lieu lui-même où l'image agit.

Le campus universitaire ou la place d'Austerlitz deviennent des scènes ouvertes où le moindre passant devient visible et chargé d'un potentiel d'interaction. Va-t-il tourner le regard, s'arrêter peut-être ? Va-t-il entrer dans le périmètre, se laisser séduire par l'invitation d'un Flottant ou d'un banc ?

*

— Y'a une échappée de Flottants. *(Rires)*
Y'a une échappée de Flottants !

— Y'a quelque chose qui se gonfle, qui nous remplit.
Y'a une respiration. Ça soulève les poitrines, ça fait élever les voix. Quand y'a du souffle, alors y'a de la parole.
Parce que sans souffle, y'a pas de parole.

Les enchaînements d'idées que je formule surprennent mon orateur : un peu comme l'invention du geste dans la relation au Flottant, la parole se crée dans l'instant, dans la confluence des élans et états du moment.

— Pour l'instant elle caresse la joue de ce petit objet.
Lui a-t-elle donné un nom ? Je ne sais pas.

— *(Tout en riant.)* Elle l'enlace. Elle l'enserme mais il essaie de fuir. Il n'est pas d'accord. Il veut partir. Il veut s'envoler. Et elle veut le retenir. Elle dit non, reste avec moi. Reste avec moi.
Regarde, j'te donne de la tendresse, j'te donne de l'amour.
Je fais son dialogue parce que là... Elle lui donne effectivement beaucoup d'amour.

— Ça se passe dans le regard ou... ?

— Tout se passe dans les mains mais... il fuit. Ça y est : il est de nouveau parti. Et là elle ouvre les bras et lui dit :
je crois que je suis prête à accepter que tu quittes cette terre, que tu t'en ailles.

Attentif aux zones de dépression et d'anticyclone, de repousse et d'attraction, d'émancipation, de lâcher-prise et d'initiatives, l'objet flottant me parvient comme une sonde, détectant la météorologie des tempéraments du moment par mesures de pressions, courants, températures.

— En fait, c'est un nuage parce que nous, on habite au 6ème étage de l'immeuble qui est juste au coin. Vu d'en haut, on dirait des nuages (*rires*).



Aux aguets de la stabilisation éphémère de la forme, dans son calme apparent, tout va très vite dans ma tête. Je suis pris par le vertige délicieux de ma propre instabilité ; là, assis sur le banc.

— Il recule et il observe. Pour le moment, il n'y a pas de connexion entre eux. Seulement le vent. Et un lien qu'on voit à peine. Il essaie de... se mettre dans le même mouvement. Il essaie de lui laisser un peu de liberté. Ça rayonne. Ça s'écarte et ça s'approche. On pourrait être au fond de l'eau. Je trouve que la majorité des choses qu'on voit est presque mieux à saisir sans la parole... Il est assez musclé. Là, il se roule par terre. Il se met en coccinelle comme... On a l'impression qu'on... d'être dans une scène de métamorphose de Kafka avec la chose qui est en train de lutter, de le combattre. Dans un combat dont l'adversaire est presque inexistant, presque invisible. Là, il va chevaucher l'objet. L'objet s'en va, s'échappe. Il peut aussi devenir une masse liquide qui flotte sur les êtres comme si... comme si c'était que de l'eau. C'est beau parce que c'est un objet qui est immatériel et matériel en même temps.

La nécessité de créer un langage apparaît, une grammaire commune pour le couple flotté. Composer des phrasés, construire, partitionner.

— Il est en train de flotter.

— C'est un "il" pour toi ? Qu'est-ce qui te fait penser à ça ?

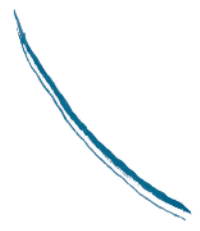
— C'est la protubérance au niveau bas (*ricanements en arrière-plan*). Il est en train de bouger vers le côté gauche et soudainement vers le côté droit. Je pense que ça montre bien, encore une fois, le clivage politique français (*rires*) entre droite et gauche. Là, on est allé vers l'extrême droite.

— T'es pas très rassurant.

— Et là, on est tombé vers le marxisme. Très bas. Très bas. Très bas. Vers le dirigisme.

— Oh là là là là !

— Et alors là, je crois... c'est foutu ! Là, c'est fini. Il est maintenant en train de se mouvoir de manière assez frénétique. Il se meut en elle puisque "il" et "elle" sont...



— ...mouvants.

— Oui, exactement. Et y'a un autre qui arrive euh... mais qui ignore le "il" devenu "elle" et part vers d'autres contrées, des contrées lointaines.

— Lointaines ?

— Lointaines, oui. Et là le "il" qui est devenu "elle" est par terre.

— Par terre ?

— Par terre. Euh... comme un phénix.

— Et alors, le "il" devenu "elle" se rapproche et s'éloigne et, de plus en plus, il tourne. Et le "il" devenu "elle" devient un objet camouflant.



— Camouflant ?

— Camouflant oui, il camoufle la personne. Et le "il" devenu "elle" danse.

— ...danse.

— C'est une danse latine parce que les mouvements sont quand même assez dramatiques, très dramatiques même. Et le "il" devenu "elle" englobe maintenant la personne pour le protéger.

— Pour le protéger. Il n'est donc pas menaçant ?

— Non, non, non. Et là, il y a au contraire une réelle...

— Dynamique.

— Oui, dynamique.

— J'imagine.

— Elle s'arrête soudain.

— "Il" ?

— Non, "elle" s'arrête puisque "il" est devenu "elle". Et elle flotte, elle flotte, de manière tranquille, douce... très plaisante même.

— Ah plaisante !

— Je pense qu'elle est satisfaite.

Je comprends que l'objet flottant prend appui sur l'air, que ses lignes balaient en permanence le sol mais aussi le ciel.

EST-CE UN
SPECTRE ?

— Je vois ça plutôt comme une forêt. Chacun agit un peu de manière unique euh... chacun agit à sa manière mais en même temps c'est un collectif, c'est un ensemble et euh... chacun dans son individualité agit pour l'ensemble.

*

Ça supporte, soutient, déséquilibre, ondoie.

Ça interpelle. Ça trame. Ça (s') enrichit. Ça porte.
Ça (se) tient. Ça (s') émancipe. Ça tourne. Ça libère.

Les corps semblent à leur aise dans des obliques,
des contrepoids, des hybridations, des recouvrements.
Ni queue ni tête. Ni haut, ni bas. Ça (se) renverse.

Je ne vois sans doute pas les choses telles qu'elles s'offrent
réellement à moi. Ça trouble. Que vois-je au juste ?

La terre se soulève et devient un matelas vertical.

Le vent devient un partenaire incontournable dans la relation
à ces formes légères. Membranes fragiles. Proximité des
branches qui pourraient percer les Flottants. La lumière
du jour s'y réfléchit et s'y embrume.

Émerge une assemblée. Une assemblée au sens large.
Une assemblée qui ne se réunit pas autour d'un point focal.

Réunir un collectif pour s'offrir les uns les autres des lignes
de fuite, des percées, des appels d'air plutôt que pour accoucher
d'une loi, d'un projet, d'une décision arrêtée...

II URBEX EN MULTIPLEX

QUI JOUE ? PRÉPARATION DU JEU

Former une équipe
de 2 à 4 personnes.

Choisir un nom (exemple :
Les fourmis farfouilleuses)
et répartir les rôles :

- > 1 personne cadre les
invertébrés dans leur habitat
avec le téléphone connecté
à Zoom.
- > 1 personne écrit les titres
des scènes et répond aux
questions des commentatrices
(une journaliste et une
consultante, experte de
la vie des sols urbains).

COMMENT ON JOUE : L'EXPLORATION

Une vingtaine de personnes
participent à une exploration
urbaine.

Toutes en direct sur Zoom,
les équipes partent à la
recherche des invertébrés
de la Krutenau avec la caméra
de leur téléphone. Lorsqu'elles
en trouvent, elles les cadrent
et les nomment pour passer
à l'antenne. Elles tentent
de commenter, qualifier
l'individu et son inscription
dans le contexte. Les
commentatrices décrivent ce
qui est monté.

QUE PEUT-ON APPRENDRE DES INVERTÉBRÉS SUR NOS FAÇONS D'HABITER LA VILLE ?

La question trône au-dessus des têtes. C'est l'énigme du jeu
d'enquête qui s'apprête à démarrer. Mais d'abord, il faut
s'appareiller d'un smartphone par équipe et télécharger
l'application Zoom – très chère amie des humains confinés.
Détournement de l'outil de visioconférence au profit d'une
exploration ludique et collective !

COMMENT RÉAPPRIVOISER LE CONTACT ET LA RELATION EN DIRECT ?

On ne pouvait pas juste se prendre dans les bras,
pleurer, tout oublier.

COMMENT PROLONGER L'ATTENTION PARTICULIÈRE
QUI A ÉTÉ PORTÉE AUX NON-HUMAINS
DANS LE CONTEXTE DE RALENTISSEMENT
DES PREMIERS CONFINEMENTS ?

Les corps se penchent, s'accroupissent et concentrent leurs attentions vers des mondes minuscules. Les regards s'obliquent vers les sols. Quels milieux foulons-nous sans les voir ? Quelles vies se trament sous nos pieds ?

Interviewée par sa comparse, l'experte de la vie des sols urbains distille dans les enceintes en balade quelques repères auprès des enquêteurs novices. « Les invertébrés représentent plus de 95 % des espèces animales connues. »

Comme la vue peu à peu s'accommode à l'obscurité, elle s'ajuste pour découvrir au détour d'un buisson, d'un entrelacs de racines, ou même entre des pavés, la vie qui grouille et frémit dans les interstices de nos espaces urbains.

Comment les insectes, les limaces, les escargots et nombre de micro-organismes habitent-ils les sols transformés et aménagés pour les modes de vie humains-urbains ?

Les trouvailles pointent à l'écran des smartphones. On s'accorde sur les éléments à partager du « milieu invertébré découvert » et sur la concision d'un titre que l'on veut attractif, dans l'espoir d'attirer l'attention, de prendre l'antenne. On décrit, et à défaut de connaissances « scientifiques », on poétise, on fait des hypothèses, on s'étonne de leur constitution, on s'inquiète de leur état endormi. Les enquêtés se terrent ou s'envolent. Restent leurs spectres, toiles, enveloppes ou excréments pour témoigner de leurs existences. Une communauté d'enquêteurs connectés révèle par l'image et la parole des présences quotidiennement ignorées. Sont-elles bien vivantes ?

- On va se tourner maintenant vers l'équipe *Petite France*.
- Je suis frappée par la tridimensionnalité. Alors, évidemment, nous avons une image à plat mais comment l'araignée se déplace-t-elle dans l'espace tridimensionnel ? Elle monte ? Elle descend ?
- Elle est sur sa toile. Je suis quand même tout à fait troublée. Je ne sais pas comment expliquer cela mais vous trouvez toutes les coccinelles et les araignées en même temps !

- C'est un motif répétitif qui suggère une saisonnalité qui apparaît en ville. Notre façon de vivre a dû se décaler par rapport aux invertébrés ; au sens où nous ne voyons pas aussi bien la question de la saisonnalité.

Nous nous prenons au jeu et, face à la saturation des demandes des prises d'antenne, nous ne voulons pas perdre de temps dès qu'une trace invertébrée s'offre à nous ; et ainsi, pouvoir entrer dans la liste d'attente pour témoigner à l'antenne.

Close to me ; coHabitat ; Manteau d'automne ; Oh Punaise ; Solitude sur le bitume ; Jaune polaire ; Mobydic : Pouponnière ; Colonie discrète : Camouffettes ; Asticot mon amour ; la cantine Stamtisch éphémère ; le boudin ; d'elles en ville ; un hamac ; l'été indien ; L'œuf dans la poule ; Mimi l'araignée ; doigt de fée ; Guêpe galipette. La belle bête ; Folbin ; Shashpo le six pattes ; Belle couleur ; La chambre à lombric ; Explorateur ; Lo le mason ; Zambur la reine ; Endormie ; Fourmis ; Loch Firan ; Lovo Pa Kirm l'infini ; Blatte Pashah Une blatte.

- La plus petite a un long cou, deux grandes antennes avec des petits yeux au bout des grandes antennes, deux plus petites antennes sur le devant, et sa petite coquille beige clair qu'elle porte sur son dos.
 - Vous parlez au féminin.
 - Pardon, on ne vous a pas bien entendue ?
 - Vous parlez au féminin de ces bêtes. De quoi s'agit-il ?
 - Je ne sais pas. C'est vrai que cette élégance nous a donné envie de les féminiser !
 - Contentes d'avoir rencontré ces femmes... euh... enfin ces genres... euh... Pardon, vous m'avez complètement troublée ! Je me tourne vers *Micmo le lombric* qui nous parle d'amour avec un asticot. On est bien dans une période un peu trouble avec les insectes.
- Des *pièces à convictions* livrées au dossier de notre récit sur site et dans l'instant... l'instant pressant. Informer l'autre comme soi-même dans le temps de l'invention de la parole en triturant les mots comme la terre ou l'écorce.
- Il s'agit effectivement d'œufs mais probablement pas de cloportes.

ON CHERCHE
AUJOURD'HUI
CE QUI N'EST
PAS NOUS.

- Et en termes de forme, on aime beaucoup, parce qu'au-dessus de l'écorce, on a également trouvé une formation un peu curieuse. Je dirais que ce n'est pas animal mais plutôt végétal. On n'est pas très sûr.
- Je commence à me demander si vous n'êtes pas sur une autre planète.
- Y'a quelque chose d'un peu volcanique en tout cas dans la découverte de ces formes.

Dans une joyeuse émulation collective médiée par l'énergivore numérique, les découvertes s'additionnent et se contaminent. On se bouscule pour témoigner en direct de la rencontre avec la mouche bleue fugitive ou une pouponnière aux œufs translucides sous l'écorce d'un arbre.

Entre la narration audio principale et la mosaïque des équipes en présence simultanée, une pensée se trame dans le lien que nous construisons en temps réel : un scénario tel un procès-verbal d'une assemblée dispersée et non incarnée, *a priori*. Réunie autour d'une préoccupation commune, l'assemblée se concentre sur l'intrigue d'une organisation secrète.

Que restera-t-il de nos explorations, de nos expérimentations, de nos collaborations, de nos assemblées, de nos complicités ?

Jouer, jouer pour analyser, distordre, comprendre, subvertir.

C'est la chasse au trésor de mon enfance. Mais l'important n'est pas le trésor. On cherche aujourd'hui ce qui n'est pas nous. Cette partie de la biodiversité qu'on regarde parfois avec dégoût, horreur ou avec peur. On court dans la ville. On creuse. On voit d'autres binômes qui s'affairent, non loin de nous. Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? Une bête que l'on ne connaît pas ? Qui vient de Mars ? Du paléolithique ? Déjà présente des milliers – des millions – d'années avant nous. Qui dérange qui ?

III C'EST BON, TU PEUX TRAVERSER !

*Il y a certaines idées
auxquelles on voudrait bien tordre le cou.
Celles que l'on ressasse et qui dessinent
des frontières au plus près de nous.*

On nous dit de nous habiller chaudement, de porter des vêtements qui pourront être tachés. Musique. Solennité d'une cérémonie : à quel rituel avons-nous été conviés ?

Au départ, il y avait les documents accumulés par ceux qui avaient fait leur *dernière traversée*, découpés à la déchiqueteuse, dans la violence de l'instant, comme un trait tiré à jamais. Et puis l'urgence de faire de longues lanières de papier blanc immaculé, pour lutter contre l'inacceptable, une matière palpable, prête à recevoir la mémoire, les pensées de chacun, qui sait ?

Jouer ensemble à aller de l'avant.

Traverser, franchir des portes, des seuils, se frayer un passage – « je suis passée par ici, je repasserai par-là ».

La mort, le deuil. Idées obsédantes qui nous suivent d'un endroit à un autre, qu'on peine à laisser sur le pas de la porte, qu'on traîne avec soi, qui pèsent, pèsent, pèsent et sous lesquelles on ploie. Chaque porte à traverser oblige à se courber, fermer les yeux, face contre terre pour passer la tête la première.

En passant, faire attention à ne pas renverser le portant, faire attention à ne pas endommager les bandes de papier qui obstruent le passage. On aimerait pourtant les traverser en courant, jouer, valser, aligner les portes comme des dominos, les faire tomber. Ça supposerait qu'on s'y mette à plusieurs, qu'on brise la glace de l'espace blanc et des voix du silence. Mais chacun si proche si loin s'y recueille et s'y tient. Silence – distance, infranchissables.

*J'hésite un moment...
Je suis devant la porte et...*

La joie de traverser sans vraiment savoir pourquoi, je n'y parviens pas. Gestes répétés comme une mécanique quotidienne. Quelle est ma traversée ? Je préfère rester sur le seuil. Ne pas plonger. Je peux recommencer, retraverser, mais pourquoi ? Je pense à cette frontière que j'ai tant de fois traversée sans la voir, ou si peu. Que signifie ce pas, ce saut ? Quitter un appartement, une ville, un pays. Désir de trait d'union, que mon corps trace une ligne, comme s'il suffisait d'ouvrir une porte. Je reste là sans bouger, à écouter le rythme des percussions.

*Sentir une vibration commune.
Traverser les nœuds du deuil avec délicatesse.
Refaire assemblée des désirs.*

On peint. On déverse timidement l'intime sur de grandes bandes blanches. Certains tracent dans un coin des lettres d'un autre alphabet. Traduire le silence en formes indéchiffrables. Meticuleusement, faire tomber goutte à goutte l'encre et la bile noires, avec la régularité d'un battement interne et la récurrence des minutes qui s'égrènent. Protéger son espace ou oser empiéter sur celui des autres ? Ajouter sa touche, mêler les encres, croiser les pinceaux, continuer l'énigme d'un dessin qu'on pense avoir percé. À force de couches successives le noir devient brillant : il renvoie la lumière, fait concurrence au blanc. Mais déjà il faut le sécher, le figer, tapoter ses contours à l'aide de grands chiffons. On aimerait pourtant que ça continue à s'imbiber, que ça imprègne le sol, les murs, les corps.

Prendre l'habitude de se déplacer...

À présent, déchirer les bandes, nouer les bandes, accrocher les bandes : épaissir chaque porte de nos rubans tachetés. Mécanique et rythmique des hachoirs. D'où vient cette joie de la transformation, de la démultiplication d'une bande en plusieurs dizaines ? On en demande encore. De l'encre poisse parfois un peu les doigts – enfin. Et puis, traverser à plusieurs : échanger des regards, tendre une main, oser un contact comme on franchit un interdit, sans pourtant dépasser les limites : qu'est-ce qui nous discipline, qu'est-ce qui nous retient, qu'est-ce qui nous contraint ?

*Écouter l'intensité de nos présences ?
Faire corps avec l'inconfort.*

Résonance des formes. Localisation d'un souvenir. Mon espace de solitude entre deux portes, entre deux pays. Qu'est-ce que j'emmène avec moi ? Qu'est-ce que je laisse derrière moi ? Il y a maintenant plusieurs portes les unes derrière les autres. Effervescence. Accélération. Euphorie ? La traversée devient une fête. Sans bouger, je partage le plaisir de ceux qui traversent. Ma traversée a toujours eu besoin d'un retour. Illusion ou impossibilité de passer cette porte de bois et de papier sans me transformer ? Entre nous, un espace qui me permet d'effleurer ma mémoire.

*Repeupler les solitudes du seuil et de l'attente.
Matérialiser le débordement de nos expériences.*

Avec la réserve du quant-à-soi, l'assemblée des solitudes et des fantômes demeure : l'assemblée ne va pas de soi. Nous avons pourtant partagé un temps en commun, accordé nos cadences au rythme des musiciens, et quand vient l'heure de se séparer on s'interroge : depuis combien de temps sommes-nous là, dans l'espace blanc coupé du monde des vivants ?

*Me voici libre comme une nuit d'encre
Le ciel, la vue, l'intimité astrale, tout est voilé
Même bien fixée
Ma vue ne peut percer la clarté
Vaste espace, plein du vide
Toucher l'horizon est mon unique vœu
Tout ce qui bouge est effrayant
Mes pieds perdent leur équilibre
Tout est glissé, tous les pas sont faux
Même si je garde le sang froid
Mon petit souffle fait son écho très fort
Mon cœur change sa vitesse de temps en temps
Je suis un liquide dans un tunnel
Je suis tombé dans l'océan*

Un lieu tenu secret. On y progresse ensemble depuis la rue du Jeu-des-Enfants, on s'éloigne du centre-ville bondé où affluent les visiteurs du marché de Noël, on fuit les odeurs de vin chaud et tous ces cœurs en fête. Et puis on découvre les lieux. On pénètre dans une salle dont on ne saurait dire si elle est une entrée, un hall d'attente ou une salle commune. Des airs de musique, un olivier au centre, des tapis colorés, des coussins et quelques lampions.

À quoi tient le fait de se sentir accueilli ?
Avons-nous vraiment été invités ?

On nous avait demandé de venir avec quelque chose de particulier. On a les bras chargés de gâteaux recouverts de papier aluminium.

Se situer et regarder depuis la marge.

L'Hôtel du Château d'Eau est un lieu d'hébergement d'urgence affilié au 115 avec 43 places, pour des personnes âgées de 18 à 85 ans qui se sont retrouvées à la rue. Chacune a son histoire.

Comment avez-vous envie d'accueillir des personnes ici ?

À même le sol, sur des nattes tressées et bariolées, le cercle des convives entoure l'arbre de Pallas. Je parcours le cercle du regard : on est tellement plus nombreux que nos hôtes – on prend toute la place.

Quelques-uns se glissent avec nous sur le tapis.
On ne se présente pas. On attend que quelque chose se passe.
On vous sert à boire ? Café ? Thé ? Jus de gingembre ?
On entend une recette, une spécialité, un secret de préparation, les vertus et les désagréments d'un même ingrédient.
Ils sont là mais se taisent, sourient.

— Le gâteau s'appelle *Maamoul*. C'est très bon.
C'est avec des dattes et beaucoup de cardamome.

Les plats passent de mains en mains. D'abord on hésite, on ne sait pas si on peut... enlever son masque, le remettre. On se demande comment c'était avant, la convivialité et l'hospitalité.

*Partager nos histoires autour d'un repas
composé des traces qui nous racontent.*

Il y a un parfum de menthe fraîche, l'appel du chocolat, l'odeur de la farine, la saveur et la consistance de la pâte à tarte crue, les fruits cuits, crumble, far breton, crêpes, les tentatives, les recettes transmises et transformées. Et à chaque fois un souvenir, un sourire, un goût, une saveur sur la langue qui file dans l'estomac et remonte vers le cœur. Toujours un rapport aux parents, aux enfants, qui nous nourrissent, que l'on nourrit, que l'on nourrit mal aussi.

— Et là, ça donne du jus de gingembre. C'est bon de le mettre dans le frigo et c'est très bon pour la santé. Ça a le goût du Burkina Faso et de la Côte d'Ivoire. Je sais qu'à l'école primaire, on achetait ça à la récréation pour 25 francs. 25 francs c'est comme les centimes : 2 centimes. Les parents nous donnaient des pièces pour s'acheter des trucs à la récré.

Il est question de cendres que l'on verse dans un plat pour en relever le goût et permettre que ça prenne. Farandole de desserts, du gâteau de pain au far breton, on partage des conseils de cuisine, on parle des fruits du jardin, des saveurs retrouvées.

Fragiles échanges de saveurs.

*Quelles sont ces recettes transmises ou que l'on a vu faire
mais qu'on ne sait pas faire ?*

Mon verre fumant entre les mains telle une lampe au génie qui floute les temps, le suave du café cardamome m'embaume à l'approche du visage. L'effluve anisée, boisée et camphrée, additionnée au récit de Shadi, réclame que plaisir des saveurs et souvenirs cohabitent. Les souvenirs enrobent, là, maintenant.

Écouter les musiques et les chants

des recettes associées aux territoires traversés.

Quels sont les desserts qui vous ont marqués ?

On a partagé. On a pris le temps de manger et de parler.

Il y a ceux qui se cachent un peu, ceux qui parlent fort, ceux qui ont les yeux qui brillent, ceux qui veulent que tout le monde goûte, ceux qui ont l'appétit extra large.

- La recette dans ma langue, elle s'appelle *Balakoum*. C'est un gâteau très léger mais il faut beaucoup de temps pour préparer ce gâteau et beaucoup de force. Il a besoin d'être retourné pendant quatre heures sans arrêt. Et les hommes de la maison sont présents pour aider les femmes. Quand une personne est fatiguée, une autre personne le fait. Quand nous mangeons ce gâteau, il est très doux. Il est comme un rêve.

... Un souvenir heureux ici, là une tradition familiale, le nombre de grammes de beurre par-ci, le type de farine par-là. La nourriture délie les papilles et les langues, même si on ne parle pas la même : ce vieux monsieur arrive avec une confiture qu'il vient d'aller chercher dans sa chambre, qu'il veut nous faire goûter.

Se raccrocher à une chaîne de mémoire familiale.

Le partage d'un repas rassemble, on échange des anecdotes sans faire de grands discours.

- Un fondant au cœur de chocolat. J'adore ce gâteau. Y'a un coulis dedans, un coulis au chocolat ; et le reste c'est du gâteau. Mes parents ils buvaient le café avec ; avec ma grand-mère. Et on se faisait un petit goûter comme ça. Et on le posait sur la table et on le mangeait tous ensemble. Mes parents, ils parlaient avec ma grand-mère, et voilà. Je l'ai déjà fait par la suite avec ma mère mais je ne m'en souviens plus.

Je tente de ne pas amalgamer, ne pas trop remuer, de résister à la mélancolie qui m'envahit. Mais l'élixir excite les papilles. Les notes épicées sont de tête et de cœur.

Le café s'est arrêté de couler dans ma trachée. Il stagne sous la voûte palatine, pesant, presque sec ; faisant apparaître le grain — la graine.

Un marc dont aucun avenir n'est plus à lire.

Me revient l'air chanté par Fairouz :

« [...] Comme il y avait du monde sur le carrefour, des gens qui s'attendaient !
Et il pleuvait et des parapluies partout
Et moi, même dans l'embellie, personne ne m'attend. »

Nous frôlons les blessures de ma voisine
OUT les protocoles
Les saveurs tournent
Les témoignages ricochent
Les fruits fumés au barbecue arrivent enfin
Généalogie sucrée et cosmopolite
On est dimanche ?

Il faut bien vite ranger la salle, redisposer les tables, les maintenir éloignées, rapport au covid, ramener les hébergés à la réalité du centre. S'en aller l'estomac et le cœur un peu lourd : on va vraiment partir comme ça ?

Déplier le temps

Dehors il fait froid, c'est le début de l'hiver, dedans il fait très chaud, mais on songe que les gens qui viennent ici vivent dehors.

OUT LES
PROTOCOLES
LES SAVEURS
TOURNENT

*L'assemblée silencieuse.
Silence et horizontalité.
Silence et disponibilité. Silence et passivité ?
Renouveler ses expressions pour s'entendre
sans parler. Ne pas toujours se taire : faire émerger
une parole qui serait autrement restée silencieuse,
en assumer les inflexions et les hésitations.*

— Janvier 2022.

Je quitte mon bureau et pars en direction de la forêt avec une grande joie. Mais je me perds pour trouver le point de ralliement. J'arrive dans une impasse et dois faire demi-tour. Je pédale alors le plus vite possible, je ne veux pas louper le départ. 155 Rue Kempf. Je sais qu'ensuite je ne retrouverai pas le chemin et que j'ai besoin des autres. Nous nous retrouvons à l'orée de la forêt de la Robertsau. Je n'ai jamais pénétré dans la forêt de ce côté.

— Chausser ses bottes, mettre un bonnet, se réjouir du soleil qui réchauffe la froideur de janvier. On nous a promis un voyage d'hiver, une soupe chaude, des histoires de forêt. On sait qu'on va marcher. Pourvu qu'on sorte des sentiers battus. Sera-t-il possible de se perdre ?

— J'aime l'idée de marcher dans cette forêt endormie, en dormance – le si beau mot – et d'en sentir les potentialités, les traces de ce qui, malgré l'apparence d'un arrêt, se poursuit du vivant, pousse au-delà, appelle la saison suivante. Ce qui sourd de l'à-venir.

Il me semble aussi que c'est une forme de soin : une attention portée à nous-même, en cette étrange époque, une possibilité d'offrir de la douceur et du temps.

— Est-ce que j'ai fini par les perdre ?
Est-ce que j'ai fini par me perdre ?
Suis-je bien seul à présent, le groupe continuant sans moi dans la forêt ?

La lumière commence à décroître à mesure qu'en proportion inverse l'humidité se fait plus pénétrante. Tout souffle devient nuage informe, bientôt dissipé dans l'air froid. Je suis littéralement désorienté. Je suis désorienté, mais non sans plaisir. Ni sans familiarité. Oui, je reconnais cette excitation pétillante. La satisfaction d'une transgression douce par laquelle j'ai l'habitude de m'inscrire dans un groupe. Partir comme manière d'appartenir. Créer de l'échappée, prendre la tangente. Sans bruit ni fureur, sans revendication ni hostilité, laisser le désir s'épancher hors du territoire pré-supposé, jusqu'à ce que cède la membrane par laquelle le groupe se contient comme unité. Je suis seul, loin derrière, sans savoir comment les rejoindre, et c'est ce qui me fait être avec elles et eux.

— Je voudrais échapper au temps de l'urgence. Au mien. Au nôtre. À ce temps éclaté et contradictoire.

— Assembler, c'est : réunir, combiner, allier, composer, convoquer, ajuster.
C'est « mettre ensemble des personnes ou des choses auparavant isolées », mais aussi « réunir plusieurs choses de manière à les ajuster, à leur donner leur place exacte dans un tout ». C'est encore « joindre plusieurs pièces de bois en sorte qu'elles ne forment qu'un corps », « coudre ensemble les pièces d'un vêtement », ou encore « réunir et placer dans l'ordre voulu les feuilles imprimées pour en faire un volume complet ».
Tous ces gestes forment assemblée, ils ré-unissent là où prévaut l'apparence de la séparation.
Et pourtant ces gestes n'occasionnent pas une fusion des éléments. Ils les maintiennent dans leur singularité. Ils les ré-activent à travers de nouvelles relations, de nouveaux jeux de composition et d'agencement.

— Mon attention se porte sur une phrase que je trouve sur une des cartes dans la pochette : « Les phytoncides sont des composés organiques volatils antimicrobiens qui émanent des arbres et pénètrent par la peau et les voies respiratoires ». Cette sensation est étrange mais elle est pleine de promesses. Non loin des autres et au milieu des arbres, je pourrais finir par me retrouver. Nous avançons ensemble. Je n'ai pas envie de méloigner. Je m'arrête pour regarder des cygnes et la lumière apaisante de la nuit qui tombe doucement et se reflète dans

l'eau. Quelqu'un s'arrête derrière moi pour contempler le même spectacle.

- J'associe l'expérience de la marche au mouvement de la pensée, à la métamorphose d'un corps à mesure que ses contours, ses limites, se troublent et se mêlent à son milieu. Où finit ce corps, où débute-t-il ? Comment les présences circulent et entrent en relation ?
- Nous cherchons les traces laissées par les sangliers.
- Intrigué par la posture remarquablement stationnaire de quelqu'un s'étant écarté du chemin, je m'approche avec discrétion, en espérant remarquer ce qu'il a remarqué. Dans le cours d'eau peut-être ? Où va son regard ? A moins que, plutôt, il n'ait entendu quelque chose ? Ailleurs, je m'accroupis pour voir le revers d'une grappe de champignons qu'une autre participante, juste à côté, est en train d'ausculter. Plus tard, ce sera à mon tour de faire dévier cette personne de sa trajectoire lorsque je m'écarte des autres pour m'approcher d'une écorce malade à la texture singulière. Nous ne nous parlons pas mais communiquons sans cesse à travers ce qui nous requiert. C'est par là, surtout que je me sens faire partie du groupe. D'une assemblée peut-être qui serait là pour échanger des points de vue. Littéralement, des points de vue. Des manières de toucher. Des envies d'écouter, de sentir, de goûter. Une assemblée qui ne serait pas dans le débat des opinions déjà formées, mais dans le relais de la vigilance.
- Le regard et l'imagination voyagent plus vite que les jambes. Et nous marchons lentement, en silence. Fait-on vraiment attention où l'on met ses pieds ? La boue, l'écorce, la mousse, on tend l'oreille, on ferme les yeux. Hiver silencieux. Accroupis dans les feuilles, on cherche quelque chose, mais quoi ? Les autres voient-ils ce que je ne vois pas ? Ranger les jumelles. Bifurquer. Rencontrer des arbres qui n'ont pas la même sève. Une main tendue pour traverser un passage boueux : la saisir, la laisser. Contact et proximité fugaces. Se solidariser avant de reprendre son parcours solitaire. Suivre les guides du regard, devenir guides les uns des autres. Suivre le regard des autres, deviner où ils se posent, ce qui pour eux importe, et ce qu'ils font importer par l'attention portée. Suivre les rayons du soleil à moins que ce ne soit eux qui nous suivent. La forêt nous enveloppe et la lumière décline. Quelle heure est-il ? Accélérer le pas. Où est le Nord ? Se perdre dans l'espace du temps. Traverser les années, se rappeler : des dimanches en forêt,

des paniers de girolles, des marrons à griller. Paysage gelé. Imaginer l'été. Au détour des feuillus, une mâchoire de sanglier. Qui peuple cette forêt quand l'humain n'y est pas ? (Il n'est jamais bien loin.) Quelles frontières sommes-nous en train de traverser, quels territoires dérangeons-nous ? Retrouver la piste. Monotone et sans âme. Sentir les doigts glacés, y souffler, et attendre que ce souffle puisse devenir un son. Mais retrouver les mots suppose un peu de temps. D'un espace-temps à un autre, soigner les transitions.

- J'accepte difficilement le silence. Je cherche les autres du regard. Je le brise au moment où nous observons le mycélium sous les feuilles.
- C'est la deuxième fois que je m'engage dans ce parcours, et à chaque fois je me trouve rapidement en queue de groupe. Au tout début, les artistes qui nous guident nous ont invités à prendre le temps d'être attentifs. Est-ce que je réponds à cet appel de manière trop appuyée ? Ce qui est sûr, c'est que je me découvre dans cette marche moins de goût pour la traversée que pour la rencontre. Plutôt que d'avancer, observer, palper, sentir, écouter. Des rencontres : un alignement de champignons blancs écaillant un tronc grêle qui, à l'horizontale, barre le chemin. Une ossature de cabane, cage thoracique d'un large animal. Le tracé de xylophages dans une écorce affaiblie, un parcours à la manière des cartes du Rêve que les aborigènes d'Australie recueillent dans leurs peintures pointillistes. Le mouvement de la lumière à travers le champ vertical de hauts pins dressés. Une vieille bouteille en plastique où un reste d'eau a gelé en un encombrant glaçon et que je ramasse pour pouvoir la jeter, geste dérisoire : quelques mètres plus loin, le sol est jonché du verre et de la porcelaine d'une décharge souterraine révélée par le fouissement têtu des sangliers. Ou encore ce petit bâti de béton évoquant un bunker perdu loin des plages, ou l'arbre majestueux sans ses feuilles propres, mais envahi de celles d'un lierre qui l'enveloppe. Autant de rencontres, autant d'occasions d'être progressivement distancés. De tels lieux font rapidement naître une forme d'attachement. Et lorsque je les retrouve en me joignant une seconde fois à la marche, je me sens touché de retrouver tel ou tel détail. La forêt m'est déjà devenue familière, elle est déjà une amie.
- « Où est la lune ? »
- « Qu'est-ce qui a tracé le chemin sur lequel nous marchons ? »
Je brise encore le silence. Je sais que nous habitons à côté d'un

EST-CE QUE
ÇA FINI PAR
LES PERDRE ?

EST-CE QUE
ÇA FINI PAR
LES PERDRE ?

site industriel dangereux. J'y pense même assez souvent.
Je découvre que ce site porte le nom d'une commune italienne
victime en 1976 d'une catastrophe écologique et sanitaire.

- Je pense à un texte de Mariette Navarro. Je voudrais imaginer
que ce départ dans la forêt puisse faire basculer quelque chose
dans le plus grand calme. Elle écrit ceci : « Je suis une écorce
vivante, qui pue la sève et la terre. Autour de moi, ça agite des
branches comme on affûte des armes. Pas de Lune. Mais je
sais que je ne suis pas seule. Une armée d'arbres autour de moi
frémit, s'apprête à se mettre en mouvement. (...) Les uns
contre les autres. Branche contre branche. Jusqu'à former
un réseau dense. Un tissu de nos branchages. Un filet pour
rattraper tous ceux qui tombent, tomberont.
Il y en aura de plus en plus. »

VI QU'EST-CE QUI T'AGITE ?

Bonsoir
Bonsoir
Bienvenue
Est-ce que vous nous entendez ?
Est-ce que vous nous entendez Café Bar ?
Est-ce qu'on nous entend ?
On est au fin fond du Marché Bar pour la Radio Pirate *Qu'est ce
qui t'agite ?* avec le buzzzzz... on n'entend pas.
Alors : test – test
Est-ce que vous nous entendez ?
Est-ce que vous nous voyez ? On est un peu cachés au fond du
café. On sait qu'on nous entend dans la cuisine du Télégraphe
juste en face. On sait qu'on nous entend dans le magasin CBD ;
quelqu'un nous écoute. On sait qu'on nous entend sur les tables
autour de nous.

RADIO *Qu'est ce qui t'agite ?*

Et si les objets devenaient un sujet d'étude, de recherche,
prétexte pour se fédérer, s'organiser ? Si nous les repensions
en tant qu'outil de métamorphose du monde comme de vrais
acteurs de changement des mouvements établis ?
Face à des systèmes de domination, si les objets, plutôt que
d'être des petits soldats du virilisme, devenaient des facilitateurs
d'expression des émotions ?

Ici, sur RADIO *Qu'est-ce qui t'agite*, face à cette urgence du
quotidien, cette urgence à repenser le validisme, les questions
de genre, d'hétéronormativité, de domination de certaines
races sur d'autres races, de certaines classes sur d'autres classes
et de certaines espèces sur d'autres espèces, nous t'invitons à
rénchanter les objets.

Tous les jours RADIO *Qu'est-ce qui t'agite* au Marché Bar sur 108 FM de 17h30 à 18h30 !

Apportez un vêtement et/ou un objet du quotidien que vous pourriez ensuite réenchanter et métamorphoser collectivement pour la Ressourcerie. Choisissez de préférence un objet qui aurait une fâcheuse tendance à vous entraver : objet du foyer, du travail, du voisinage, de la famille, de l'espace public...

Venez nombreux samedi à l'ouverture flash de la Ressourcerie des balayuses !

Un dispositif de garde partagée des objets réenchantés sera mis en place.

Alors, les objets, collabos ou révolutionnaires ?

L'OBJET RACONTE-T-IL LA PERSONNE OU LES QUESTIONS AVEC LESQUELLES ELLE EST EN PRISE ?

Pensez à un objet de votre quotidien qui vient dernièrement de vous taper sur les nerfs, qui vous a glissé entre les mains, que vous avez bugné, qui vous a échappé et qui au final a pu vous coûter cher. Quelle relation entretenez-vous avec cet objet ? Qui domine qui ? Qu'est-ce que cet objet rend possible dans votre vie ?

Si vous pouviez casser la relation fusionnelle à cet objet et le transformer en outil collectif : racontez-nous.

Si vous pouviez le transformer en outil de changement de ce que vous avez identifié comme injuste dans ce monde : racontez-nous.

- J'ai tout de suite trouvé l'idée. Elle m'a été imposée par les circonstances. Le tapis de yoga. On pense que c'est un outil de libération mais pas du tout, c'est très encombrant. Et en plus, quand je vais au sport, je dois porter le mien et celui de mon conjoint parce qu'il n'assume pas d'emmener le sien à son travail. Alors on pense qu'on se sent bien, mais on se sent bien sur un objet Decathlon ? Est-ce que Decathlon est vraiment du bon côté ? On doit penser qu'on est dans un environnement naturel, qu'on respire, etc. Mais on est sur du polyuréthane, probablement fabriqué de l'autre côté de l'hémisphère. Je propose aux auditeurs de me tisser leur propre tapis de yoga,

peut-être le broder ou le fabriquer avec des déchets ménagers. Cela me permettrait de vivre autrement cette expérience. Il pourrait être compostable. Quand j'aurai envie de m'en débarrasser, je le jetterai au compost.

- Pourquoi le vide-poches ? C'est une bonne question. Pour y déverser plein de choses. Le remplir à volonté. Mais c'est un objet qui me tape aussi sur le système. Parce que si on y vide bien ses poches, et bien ce vide-poches il est vite plein. Et il va aller remplir d'autres poches, d'autres pantalons. Les miens. Voilà. C'est un cycle ininterrompu.

*

le papier encollé - ampoule - ma plume - paillason - égouttoir - cartouche - mon crayon - matriochka - mon imprimante - luge - bonnet - train - casquette - rail - télégraphe - timbre - téléphone - marqueur - feutre - carte de visite - pied de micro - bonnette - le micro - élastique - cure-dents - capuche - trousse - un cheveu - équerre - boîte à médicaments - (2 voix en même temps, incompréhensibles) - machine à écrire - tireuse à bière - balai - stylo plume - balayette - pelle - calculatrice - dinette - bijouterie - bûche - pioche - accordéon - bijou - jeu de cartes - guitare - saphir - crackers - émeraude - ma batterie - rouge à lèvres - eye-liner - tasse - piercing - mug - euh valise - roulette - mallette - semelle - moustache - cheval à bascule - claquette - armoire à cuillères - machine à café - fard à paupières - dent - couronne - coupe-ongles - jupon - tiare - gilet - tapis - camion - treillis - caoutchouc - fusil - avion - cartouche - euh fusil - applique - volant - ceinture - banc - manteau - fouet - pot d'échappement/coussin (en même temps) - coussin - martinet (à 2 voix) - table - froc - mes lunettes - grenouillère - chaise - mon verre - chaussette - couteau - mes chaussures - lacet - pull - mes souliers - casserole - fait-tout - cuir - mes lacets - mouchoir - table - lunette - oreillette - sac à dos - casque - clef - sac à dos - voiture - sac à dos - pneu - ordinateur - mon vélo - téléphone - chaîne - mes écouteurs - presse-purée - assiette - câble - téléphone - portefeuille - nœud pour les cheveux - talon aiguille - slip - bermuda - la radio - machine à café - carotte - mon lit - boucle d'oreille - Néoprène - la petite tablette - sweat-shirt - porte-manteau - binette - rotofil - mon chapeau - bouteille - cacahuètes - porte-mine - bouteille de vin - verre de bière - bouteille de rhum - boutonnière - bouteille de Picon - gant Mapa - la cuisine - banc - balai de chiotte - minerve - arrosoir - soutien-gorge - séchoir - la barrière Vauban - croque-monsieur - tapis de bain - croque-monsieur c'est pas un objet - ah bon, pourquoi - ben ça se mange - c'est un objet comestible - alors, qu'est-ce qu'un objet ?

*

Marque-page je suis, marque-page je resterai... Constat qui peut paraître amer mais que cela ne rebute pas un éventuel lecteur, tout est bien qui finit bien. Au cours de ma vie, j'ai marqué si peu de pages que je me demande qui je suis vraiment et à quoi je sers.

J'ai été acheté dans un souk au Maroc : mon acheteur m'a négocié contre quelques dirhams et m'a offert à ma propriétaire.

LE MIROIR
INTÉRIEUR DU
COUVERCLE
PEUT SERVIR
À AFFRONTER
UN REFLET
DÉFORMÉ
DE SA VIE.

Petit exercice d'arithmétique pratique : ma propriétaire a 36 ans, mettons que chaque année de sa vie depuis, disons, ses 10 ans, elle reçoit une dizaine de marque-pages. Cela nous fait pas moins de 260 marque-pages... Beaucoup de mes collègues ont été perdus, déchirés, maltraités, délaissés. On ne lit plus guère qu'un livre à la fois et les liseuses nous poussent encore un peu plus au placard.

Moi je suis un marque-page cuivré, plein de rosaces et de circonvolutions avec un joli pompon, façon rideau de chez mamie, doux au toucher et fort en caractère, un marque-page racé. Ma propriétaire ne m'a jamais réellement vu. Erreur de casting. J'ai été délaissé, réduit à l'oubli, au néant. Une vie d'inexistence.

Jusqu'à cette journée qui a tout changé. Balancé dans un sac avec des objets plus disparates et plus mal en point que moi, j'ai écouté ce qu'il se passait. Pour une fois, nous nous trouvions au centre, on nous donnait la parole, on nous admirait, on nous regardait comme si nous étions neufs, on parlait de nous, parfois avec une pointe de moquerie mais cela nous redonnait un éclat que nous avions perdu, une raison d'exister. Et surtout, nous n'appartenions plus à personne. Il soufflait sur nous un vent de liberté encore jamais éprouvé.

Lors de cette folle journée, j'ai très rapidement été attiré par une tasse à double entrée, elle m'a tout de suite fasciné. Un marque-page sans livre avec une tasse sans thé, ça nous a rapprochés. Elle a tout de suite aimé la douceur de mes pompons et je me suis alangui, sans retenue, sur sa sous-tasse.

*

DU JUSTE POUR TOUS LES CORPS

La combinaison qu'on adore !

Une combinaison avec soi permet de combiner avec autrui !

Du juste au près des corps à Juste pour tous les corps car Juste pour tous les corps est la combine qu'on adore.

L'essence de la combinaison est d'être en un seul morceau, du Juste pour tous les corps sera désormais en plusieurs morceaux !

Pour mettre en valeur chaque corps où il est, la personne a le choix dans ce qu'elle considère pouvoir se combiner pour elle-même !

*

LA BOÎTE À RITUEL

LA BOÎTE À CANDEUR

Envoyez valser l'ancien monde, réenchantez votre quotidien !

Une boîte à rituel, boîte de candeur à utiliser pour traverser des moments difficiles, des deuils comme des mariages, des communions ! Peut aussi servir à réenchanter son quotidien érotique !

Un kit de rites de passage en un instant.

Un kit de jardinage de soi-même !

Du sacré en boîte pour un amour auto-suffisant !

Le miroir intérieur du couvercle peut servir à affronter un reflet déformé de sa vie.

Ou encore de Frisbee pour envoyer valser l'ancien monde.

Ou faire des tests de Rorschach.

Ou faire un moule à gâteau au chocolat.

OU un bijou.

Ensuite on peut enlever les fleurs et la voilette, les ranger à l'intérieur.


Puis la boîte peut servir à se faire des pâtes car c'est important pour un amour autosuffisant !

*

Est-il possible de désamorcer le côté racoleur des objets ?
Ne restent-ils pas collabos ?

Est-ce que vous nous entendez Marché Bar ?

Est-ce que vous nous entendez ?



L'idée, c'est de remonter l'Ill avec un radeau chargé de feux d'artifice. C'est de relier deux points de la ville. Tracer ce chemin et remonter le courant pour atteindre le final : le tir du feu d'artifice.

Réactiver le principe du halage, lorsqu'il n'y avait pas de moteur pour venir livrer des marchandises.

Une archéologie expérimentale sur la question de la traction.

Une déambulation festive après une période d'annulation et d'interdits.

Une fête de fin d'hiver. Un truc un peu carnavalesque.

C'est un carnaval technique.

Que nous racontent les chemins que l'on n'emprunte plus, qui ont perdu leur fonction mais qui restent là ?

L'eau est l'élément qui constitue le tissu urbain. L'eau comme point de départ architectural. L'eau remplacée par la route.

On finit par croire que c'est la rue qui fait la ville. Sa colonne vertébrale, son axe, c'est l'eau.

L'idée c'est de vivre une aventure à l'intérieur même de l'espace urbain en fonction de l'ensemble des contraintes que le terrain présente.

(Dessinant un schéma.) La barge mesure 3 mètres 60 sur 3 mètres. Elle est constituée d'un châssis supportant une douzaine de bidons en plastique pour la flottaison. Sur la barge flottante se trouve une armature en bois. Cette structure sert de support aux girandoles et autres feux de Bengale.

Un élément, pouvant s'apparenter à un mât, est fixé sur la structure. Ce mât de 4 mètres se plie pour passer sous les ponts et se dresse à l'arrivée. D'autres girandoles sont fixées sur le mât. La barge aura ainsi un aspect plus spectaculaire vue de loin.

Ici, il y a les chemins de halage.

On essaie d'anticiper les problèmes.

Il faut aller à contre-courant.

On ne peut pas monter sur la barge.

On ne sait pas quelle force ça nécessite.

L'effort rassemble. La ville a rejeté l'effort à l'extérieur.

Quelle est notre énergie ?

Qu'est-ce qu'on brûle ? Qu'est-ce qu'on inaugure ?

Qu'est-ce qu'on laisse derrière nous ?

— Comment faire pour passer les ponts ?

— Certains vont pousser la barge en nageant ?

Il faudra envoyer le bidon en amont, dérouler le fil jusque de l'autre côté, puis accrocher la barge.

Il y a des tunnels sur le chemin où il n'y a pas d'accès à l'eau.

C'est la réalité du monde contemporain. Nous avons ignoré ce passé très important.

Il va falloir contourner ces embûches pour arriver à passer.

Première embûche, les lampadaires.

Deuxième embûche, les ponts (il y en a trois, avec des caractéristiques différentes), ensuite il faudra éviter Batorama et des terrasses pleines de poteaux.

On a des perches de poussée avec des crochets.

Il y a deux types de halage : le halage avec des sangles et le halage en tirant.

L'hypothèse, c'est qu'avec des sangles il faut au moins huit personnes pour haler la barge.

— C'est nous les haleurs ?

(Montrant une vingtaine de costumes.)

Chacun peut proposer une interprétation du motif de la rayure.

Les éléments de base du costume : le gilet de sauvetage imposé par la préfecture et VNF, la sangle, la ficelle, les gants pour ne pas se blesser, le poncho, indispensable en cas de pluie, et indispensable pour identifier le groupe.

Il y a une cheffe de chœur des haleurs.

Ici, l'assemblée c'est l'équipage. Sentir qu'on fait corps, que le geste produit un mouvement, une mise en commun.

On veut rendre quelque chose possible qui ne pourrait avoir lieu sans le groupe.

Le corps est l'outil indispensable à la fête.

Suspendre les passants !

Produire de l'étonnement...

S'inventer un public dans la ville.

Quelques tirs de feux de Bengale seront lancés durant

le parcours pour attirer l'attention des passants et les inciter



à suivre le convoi sur l'autre berge.
La banderole sur la barge indiquera :
« Feu, 18h30, Pont Saint-Martin ».
Plein de questions restent ouvertes.
Il peut y avoir plein d'accidents.
À l'arrivée, il faudra stabiliser la barge au milieu du courant avec
une patte d'oie pour pouvoir lancer le feu d'artifice.
Sept personnes de la Sécurité civile.
Les artifices sont protégés. C'est étanche.
L'eau et le feu. Une rencontre des éléments comme
une alchimie élémentaire.

*hey hey hey hey Nous allons remontant
hey hey hey hey Allons contre courant
hey hey hey hey Bateliers du printemps
hey hey hey hey Nos hivers brûlants*

15H00 Les passants intrigués, certains arrêtés, accoudés, interrogatifs ;
les autres alertés par les flux ralentis et cette interrogation
qui flotte (mais que se passe-t-il ?) ; tournent girouettes
et posent questions ici ou là ; goulet d'étranglement sur
le chemin de halage, si étroit et encore rétréci par le groupe
des haleurs qui s'agitent.

- Qu'est-ce qu'ils font ? C'est pour quoi ?
- Contre la guerre en Ukraine ?
- Ce serait pour l'écologie, le climat, tout ça ? ... des anti-vax,
anti-pass ?... ou peut-être un carnaval ? C'est quoi la date ?
- Attends, attends.
- Bon ben rdv 18h30 !
- Une manif...
- C'est bizarre... Leur tenue.
- Y'a d'autres gens qui arrivent...
- Peut-être qu'ils mettent le feu ?
- Ce que je ne comprends pas...
- Moi, j'aime bien.

Le printemps commence à peine. Le froid est encore bien vif
à l'ombre, mais le soleil est beau, la lumière éclatante. Une foule
importante circule de part et d'autre de l'ILL.

- Pourquoi ils se font chier comme ça ?
- Tellement de temps à faire...
- Une visseuse, des clous, deux semaines.

- Tant qu'il n'est pas à l'eau, je pars pas.
- Quitte à être là...
- Si quelqu'un tombe, y a au moins cent personnes qui...
- Comment ils vont faire ?
- On s'casse, c'est la même chose.
- Non, je veux le voir flotter ce truc !
- Vous avez compris ce que c'était ? NON.
- Danse contemporaine pyrotechnique !
- Ce ne serait pas un retour des gilets jaunes ?

Les capes barrées de divers motifs colorés, les têtes couvertes
de perruques métallisées, ils portent besaces, pendentifs,
breloques qui serviront ponctuellement à des élans rythmiques.

Le ruban noir de piétons est de plus en plus
dense sur le quai d'en face.
Danses sur les quais.

Attente.

Plusieurs s'agitent, mouvements multiples à la fois électriques
et languides, rythmes croisés sous les regards étonnés, une vraie
partition, un orchestre de motifs. On sent courir l'impatience.

On ne s'en doute pas encore mais ça va brûler – pas les
poubelles, pas les forêts, un peu la tête, un peu les doigts
(au loin il y a l'Amazonie, la jeunesse en colère, ici le goût
du risque, celui de l'accident). On ne le sent pas encore,
alors on attend.

La mise à l'eau s'amorce enfin et annonce l'audace de cette folle
expérience.

Les corps des haleurs portent
le bateau à bout de bras
les dos ploient.
Le quai des haleurs est jaune et chamarré, amarré.
Le quai d'en face est gris et noir.

La barque penche dangereusement, et menace de mouiller
sa charge de pétards et autres feux d'artifice.

Le corps des spectateurs se solidarise
et soutient les haleurs pour la mise
à l'eau.

Attention suspendue.

IL FAUT
ALLER
À CONTRE-
COURANT.

Les zodiacs de la Protection Civile sortent de leur zone d'observation et viennent à la rescousse pour tirer le radeau à l'horizontal, vers la flottaison.

Première victoire d'une itinérance aux nombreux obstacles à venir...

- 16H00** Le cortège se met en marche sous les acclamations.
Le cortège suspend son cours, car il y a un buisson.
Le cortège reprend sa route (et fait forte impression).
Le cortège s'immobilise : il faut passer un pont.

C'est au passage des difficultés, lors des arrêts voulus ou imposés par les obstacles que se rejoue la nécessité de la cohérence. L'être ensemble paraît alors plus palpable que lorsque le radeau remonte le courant : l'assemblée résulterait-elle d'une attention concordante vers un même point de mire ?

- 17H00** L'affluence des passants suit les reflux de l'III – marée humaine et clapotis. Le soleil de printemps et les sons d'une fanfare accompagnent le mouvement.

- 17H20** Certains vont à contre-courant, poursuivent d'autres buts, n'ont pas de temps à perdre pour cette mascarade.

- 17H45** « Attrape cette perche, lance le bidon ; faites attention ! »

- 18H02** Il commence à faire froid alors on se rapproche.
(Cette assemblée réchauffe bien plus qu'elle ne s'échauffe.)
Loin d'en avoir sollicité le secours, la barge se met à projeter des flammes rougeoyantes. Personne n'avait prévu ici de faire un feu de joie. Ici. Dans ce passage étroit entouré de terrasses et de toits tout en bois. Ici. Sous un ciel encore clair de fin d'après-midi. Des flammes, à l'étincelle, à la mèche, et puis BOUM ! Le feu aux poudres et la poudre aux yeux. Le faux et l'artifice sont le lot du théâtre. Quelle scène sommes-nous en train de voir ? La comédie des bouffons bariolés est-elle en train de tourner au drame et à la catastrophe ? En bas, les haleurs se bouchent les oreilles. En haut, les badauds prennent des photos. Il aura suffi de simuler la foudre pour dissoudre l'assemblée.

(Une voix depuis la berge.) Sous l'architecture en bois de l'Ancienne Douane, je m'applique à assurer la sortie du radeau du Pont du Corbeau : rassurer sa distance du quai à l'aide d'une perche composée de trois barres de bois vissées ensemble. Ces barres que je porte depuis le début de l'action me font

traverser les âges de leurs porteurs, des messies aux voleurs, des gymnastes aux danseurs, chaîne des condamnés à tirer un passé et pousser le devenir : des mouvements fantômes se rappellent à moi dans cette manipulation de l'objet prolongation. Mon état de conscience est comme modifié par cet entre-deux étrange entre passé et présent. L'émotion surnage par la contrainte de l'activité du moment. Au sixième poteau sous la terrasse de l'Ancienne Douane, sans présage – excepté l'amorce rugissante des sirènes de feu du radeau – le présent passe à l'urgence quand les allumages d'artifices et de poudres s'emballent. Les feux passent à l'horizontale pour finir par ricocher sur ma cape jaune. Dans le feu de l'action, occupé à maintenir la barge à distance, la menace du passé lointain se ravive : fin xv^e ou en 2000, pendant une foire de la Saint-Jean ou pour le passage à un nouveau millénaire, un incendie avait éclaté dans l'auberge. Là. Plus proche de moi, trois heures avant, une comparse me confiait son costume de parade, de travail. Elle l'avait accessoirisé, « customisé », avec une couverture de survie. À présent, je m'en recouvre la tête après qu'un feu de Bengale m'a griffé le front. La veille, je voyais sur l'écran décomplexé des actualités internationales qu'un tir de missile avait frappé la centrale nucléaire de Zaporijia, dans le sud-est de l'Ukraine. Trajectoire et impact blancs dans la nuit. Sans transition mais par déclencheur commun, je me revois jouer avec le feu et frotter des allumettes en cachette avec mes cousins, dans une maison de vacances bretonne. Défiance à la pérennité des matières.

Le radeau disparaît dans la fumée des explosifs. Je me retrouve exfiltré des soubassements de la Douane, allongé sur berge, la tête sur les baskets d'un haleur : couverture de survie et bouteille d'eau, laissant couler les yeux et se déverser les larmes d'effroi entre passé et présent dans l'eau de l'III.

La proposition cosmodélique crée le contexte à la grande réunion des spectres.

Se souvenir de son avenir : bouquet de poudre coloré qui n'arrive pas à camoufler les meurtrissures d'une belliqueuse condition.

*hey hey hey hey Nous allons remontant
hey hey hey hey Allons contre courant
hey hey hey hey Bateliers du printemps
hey hey hey hey Nos hivers brûlants*

18H15 Les passants s'éloignent, sans qu'on les sache déçus, comblés ou bien inquiets. Ils auront été pour un temps spectateurs, guidés par les haleurs. De cette masse épaisse et désormais éparse, de cette multitude réunie au hasard, une image se dessine : celle d'un flot qui s'écoule à pas lents. Pas de vague, pas de débordement. Quelques agitations. L'on se met à rêver d'une assemblée fluide, mouvante et poreuse, qui réunirait par capillarité plutôt que par affinité. (Non pas un banc de poissons – de même espèce et de même apparence – qui s'agrègent et se suivent et se déplacent ensemble, mais le courant lui-même, qui porte, dévie et mêle.) On dira de cet après-midi-là qu'une foule a engorgé les quais, propagé une onde, fabriqué un courant. Un courant alliant l'eau, l'air et le feu, les corps et les matières, la liesse et les frissons. L'assemblée qui frissonne un jour bouillonnera ?

Certains descendent progressivement sur les quais aux côtés des haleurs et des haleuses. Comme un geste de soutien et d'empathie, dans les dernières centaines de mètres jusqu'au pont d'arrivée. Des longs applaudissements dans la nuit tombée ponctuent la chorégraphie ouvrière.

L'incident ne prive pas de la célébration lumineuse, au terme de l'épreuve qu'a constituée la remontée en trois heures d'une portion de l'Ill, qui se parcourt normalement à pied en quinze minutes. Le soir est tombé. Les pompiers ont attaché la barge en plusieurs points. Chacun attend, fatigué et soumis à un froid mordant. Quelque chose a changé dans la manière d'être ensemble, d'être lié à l'événement. On sait que ça aura été possible, cet élan donquichottesque de ressusciter une locomotion devenue entre toutes inefficaces. On se réjouit de la bravoure farcesque, du pari au dérisoire assumé, enjoué. Et puis ça pète. Ça fuse. Explosions, scintillements. Éruptions de méduses moirées, saules pleureurs en comètes, échappés stridentes, effusions éclatantes. On célèbre. Dans les détonations, les flashes colorés, le ravissement enfantin, la dépense en pure perte.

On célèbre. Mais on célèbre quoi ? Est-ce que nous le savons ?

De nombreux enjeux se mêlent, font motifs à une fête. Mais de toutes les raisons possibles, de toutes les significations disponibles, nul ne semble pouvoir prendre le dessus. Non, elles sont plutôt comme imbriquées les unes dans les autres, repliées. Chiffonnées, peut-être, à la manière des boulettes de papier avec lesquelles on lance un feu. Le propre de toute festivité,

être en excès sur le motif qui nous rassemble. Que l'on pense à toutes ces fêtes à prétexte religieux auxquelles on prend plaisir, sans être pratiquants, ou croyants, ou si peu. Que l'on pense à tous ces anniversaires où l'on danse, où l'on chante, où l'on boit sans que pourtant l'on connaisse la personne fêtée. Ou si peu. Peu importe les raisons pourvu qu'on ait l'ivresse. Et que l'on puisse allumer ensemble le brasier de la joie, vivre la chaleur de la convivialité, se laisser fasciner par le jeu ondoyant de la commensalité.

LE CORPS
EST L'OUTIL
INDISPENSABLE
À LA FÊTE.
SUSPENDRE
LES PASSANTS !
PRODUIRE DE
L'ÉTONNEMENT...

Suis-je un levain ou un microbiote propice au levain ?

Le levain a un nom. Je ne sais pas d'où ça vient. Hermann.
C'est un levain qui a vocation à se transmettre.

C'est un type de levain particulier parce qu'il fermente
avec beaucoup de sucre et de lait.

Hermann n'est pas humain.

Hermann est pluriel.

*

Contamination bactérienne

Une transmission de levain de personne à personne pour
partager quelque chose de vivant. Pour inviter les gens à se
réunir et à se sentir eux-mêmes en lien avec le vivant.
Le vivant invisible des micro-organismes.

*

Pour bichonner et nourrir Hermann, de la souche au gâteau :

- > Héberger Hermann et lui fournir des soins adaptés
durant dix jours pour qu'il grandisse et se multiplie.
- > Au bout de dix jours, présenter Hermann à trois de ses amis
ou de ses connaissances autour d'un bon goûter.
- > Pour le goûter : préparer un gâteau suivant la recette de son
choix en laissant le soin à Hermann de faire lever la pâte.
- > Après la dégustation, confier un petit pot de Hermann aux trois
convives, en s'assurant qu'ils en prendront soin et lui donneront
de quoi s'épanouir.
- > Donner ces consignes aux nouveaux hôtes d'Hermann, pour
que ce dernier puisse continuer à se transmettre et à proliférer.

*

*Le caractère pathogénique du microbe est mis en avant à la fin du XIX^e
siècle. Le microbe est alors un ennemi. Tout un imaginaire et toute
une iconographie du microbe comme ennemi apparaît à ce moment-là.
Lorsqu'on dit « inventer le microbe », on insiste sur le fait que les sciences
biologiques et médicales auraient pu conférer d'autres caractéristiques
à ces entités que l'on ne voit pas toujours à l'œil nu. On aurait pu les
considérer autrement, les embarquer dans d'autres récits mais aussi dans
d'autres dispositifs biomédicaux.*

*

Qu'est-ce qui se digère en moi ?

*

C'est une pratique exponentielle. Ça prolifère tellement.

On espère que toute la ville va crouler sous les gâteaux.

L'Eurométropole va être colonisée par des micro-organismes
gourmands !

Euphorie totale.

Nous nous sommes lancées dans la réalisation concrète.

— Moi, j'ai trouvé trois ami·es.

La première m'a dit, « oui super, j'ai trois amis intéressés... »,
le deuxième m'a dit, « je n'ai que deux amis »,
et la troisième m'a dit « ...personne ne veut du levain ».

— Dès la deuxième génération, les goûters sont passés à la trappe.
On savait pourtant que le temps du goûter, c'était le temps
de la transmission et du contact humain. On nous avait dit :
le levain crée du lien.

À la troisième génération, c'est complètement parti en
cacahuète.

— « Hermann est mort ».

— « Comment tu vas faire ton goûter ? »

— « Ne t'inquiète pas, j'ai pris un paquet de levure chimique,
et j'en ai donné à chacun·e de mes ami·es. »

— « ... »

Si Hermann est vivant et fragile, notre projet l'est aussi.
Il est à l'image d'Hermann et à celle de notre temps.
Il y a un ersatz et ça fait bien l'affaire.

On ne contrôle rien.

On envoie une impulsion et on ne sait pas ce qui advient.

*

Une certaine économie de marché a tout intérêt à considérer le microbe comme un ennemi afin de vendre du matériel... l'industrie chimique trouvera notamment dans la caractérisation du microbe comme ennemi la possibilité d'un marché de l'hygiène, de la désinfection...

*

La personne qui a laissé mourir Hermann faute de soin adapté envoie quelques images. Trois photos d'elle qui verse un levain plein de bulles et d'un super gâteau. Elle écrit :
« J'ai rencontré une amie qui avait un levain de pain. Alors on l'a réveillé avec du sucre et du lait. On a fait un Hermann. Il a ressuscité dans le Doubs. »

*

... il y a aussi les récits positifs : les brasseurs, les fromagers – tout ce monde de la fermentation – qui fabriquent d'autres histoires et qui ne parlent pas forcément de microbes. Le microbe, c'est vraiment une invention occidentale. Cela ne veut pas dire que d'autres peuples, d'autres communautés humaines non-occidentales n'ont pas de rapports avec ces entités-là, mais ils les considèrent et les nomment autrement. Il n'y a pas d'entité microbe. Le microbe n'existe pas indépendamment de nos mondes. Et, en l'occurrence, d'un monde industriel, scientifique, urbain qui est propre au développement européen au XIX^e siècle.

*

Pour qu'il y ait vraiment de la pâtisserie fermentée qui soit aussi un ferment de relations sociales, il y a tout un monde qui va avec. Peut-être que notre monde à nous, il n'est pas tout à fait adapté ? Peut-être qu'il faudrait consentir au fait qu'un peu du monde d'Hermann vienne se frotter à nos existences.

*

Il y a une hypothèse assez sérieuse – avec l'hypothèse de l'intestin comme deuxième cerveau – qui tend à montrer que le microbiote conditionnerait notre manière de penser.

*

Sommes-nous à même de digérer le monde ?

*

— Comment on sait quand Hermann il est mort ?

— Il a une odeur caractéristique d'acidité qui montre qu'il y a encore une fermentation à l'œuvre.

L'agonie d'Hermann est progressive.

— Il peut mourir, mourir ?

Après c'est le compost.

*

Catabolisme, anabolisme. Les deux mouvements du processus de transformation qui se produit durant la digestion. La nourriture arrive, séparée en petites formes. Ça descend, ça se décompose. C'est le catabolisme. Et puis le corps fabrique de nouvelles associations, pour constituer des nutriments qui formeront ensuite notre propre corps. C'est l'anabolisme. Deux mouvements inverses. Une descente, une montée.

Le cycle solaire repose sur le même procédé. Après le coucher du soleil, il y a le passage dans l'invisible, dans le monde souterrain, le passage à la nuit. Et puis à nouveau renaît le soleil – ce grand mécanisme circulaire.

On évolue dans une culture où la croissance est prédominante, où l'idée de monter au zénith, d'arriver au maximum de son déploiement est prédominante. Une culture où l'on craint la descente, le déclin, la vieillesse et la mort.

*

(Comme pour boucler une chaîne. Ils dansent.) À la forme élémentaire du cercle correspond le principe du cycle. Aux étapes qui le structurent, répond une poignée de positions physiques. On y convoque le cycle de la vie, celui de la trajectoire quotidienne du soleil, mais aussi celui des saisons, de la respiration, de l'univers lui-même peut-être. En incarnant cette danse, on s'imagine volontiers au centre d'une série de cercles concentriques se propageant en onde et impliquant des niveaux de plus en plus vastes. Y a-t-il quelque logique cosmique ? La chorégraphie attend que chacune se règle

IL N'Y A PAS
D'IDENTITÉ
FIGÉE. NOUS
SOMMES
TOUJOURS
EN TRANS-
FORMATION.

sur les autres, pour que le cycle se déroule avec fluidité. En sortons-nous davantage « assemblée » ? Ou éprouvons-nous plutôt le sentiment de faire communauté ? Ce sentiment de co-appartenir, chacun et chacune, par un dévouement à un commun large, transversal, qui nous concernerait tous·tes également. L'assemblée pour sa part fait résonner une coloration davantage politique. Elle ouvre à un imaginaire d'hétérogénéité, de dissensus et de tractations. Elle est de l'ordre de l'effort, du faire, et du transitoire : elle relève d'une temporalité ponctuelle, quand bien même elle serait répétée ou soutenue dans la durée. L'assemblée toujours est requise par un projet, un problème ou une question située dans le temps. *(Ils reprennent leur danse, ils continuent la ronde.)*

*

(Ils se sont retrouvés. Ils dessinent un labyrinthe au sein duquel défilera ensuite une procession de gâteaux, les derniers – nombreux – à avoir été confectionnés avec Hermann, multiplié et disséminé au fil des semaines.) Le dessin est fait en grains de blé. Un beau blé rouge, d'Alsace, dont la couleur intense et sombre est à la hauteur de son nom. Des chaînes de mains se forment pour acheminer le blé, d'autres improvisent leur chapeau en récipient, ou une feuille roulée en entonnoir. À travers les multiples manipulations, de petits nuages de poussière s'élèvent, en même temps que monte, fade et rassurante, l'odeur du blé. Avant la dégustation, la procession. Et avant celle-ci, la contemplation.

*

Ce qui caractérise très certainement le microbe comme ennemi, et toutes les stratégies de santé publique au moins depuis la seconde guerre mondiale, c'est cette idée que l'on va maîtriser et contrôler les épidémies, maîtriser et contrôler les microbes que l'on utilise dans l'industrie, etc. En réalité, le microbe vient toujours déjouer cette idée de maîtrise et de contrôle. Parce que l'histoire continue, le monde continue de se faire, et ça ne sera jamais définitivement bloqué dans des cadres de maîtrise et de contrôle. Les microbes s'adaptent à cette situation. Dans deux ans ce ne seront plus les mêmes. Nous sommes des êtres métamorphiques et peut-être que les microbes le sont davantage. Les microbes peuvent nous apprendre la dimension métamorphique de nos existences. Il n'y a pas d'identité figée. Nous sommes toujours en transformation.

IX LA CÉRÉMONIE DES RANDONNEUSES ET DES RANDONNEURS

Gare d'Urmatt. Le soleil tape. Il fait trop chaud. 20 mai 2022. À la hâte, nous nous badigeonnons vigoureusement les jambes d'un répulsif contre les tiques. Je n'ai pas entendu l'invitation qui nous est faite de marcher vite, mais je sais que nous allons commencer par marcher une heure en silence. Une partie du groupe s'est élancée si rapidement dans la randonnée que je ne me souviens pas l'avoir vu partir. Je marche tout en observant cet endroit inconnu.

Pas d'ombre pour le moment. Petit à petit les autres marcheurs me dépassent. J'accélère mais pas trop. Il faut que j'économise mes forces et la chaleur ralentit mon pas. Bientôt, il ne reste plus que C. derrière moi qui flâne, prend des photos et cueille des fleurs. J'ai hâte d'atteindre la forêt et de quitter la chaleur du bitume pour trouver l'ombre des arbres. Je ne sais pas s'il continue à flâner pour ne pas me dépasser lui aussi. Nous ne parlons pas, mais j'espère qu'il comprend que sa présence me rassure.

La peau s'échauffe et gonfle comme l'épiderme terrestre sous nos pieds. Gravier. Les talus fleuris bordent avec délicatesse notre chemin. Graminées, genêts, boutons d'or, joncs et fougères et euphorbes « réveille-matin » veillent mes écarts : suivre les yeux fermés et muet le secret d'un trajet. M'en coiffer ? Quels liens se tressent entre nos membres de randonnée ? De ce rattachement mystère à un groupe en marche, de ces hasardeux rapprochements, je cueille et tresse ce lien florissant. Dans mon occupation naissante, j'apprends à dissocier le rythme de mes pas, l'analyse du terrain, détecter les embûches, ne pas perdre ma collègue de marche, me baisser, choisir, réserver, confectionner, redécouvrir le geste, préserver le cap sans sortir du sentier battu, réduire le rythme de ma biodynamo interne pour « voir venir », laisser divaguer mes pensées, retrouver le geste du tressage.

En entrant dans la forêt, la route est encore trop large pour marcher à l'ombre. L'éloignement se creuse avec les autres. La chaleur m'assomme mais il faut que je parvienne à garder les derniers marcheurs devant moi dans mon champ de vision.

Pantalon retroussé, je plonge les pieds dans l'eau. Je me penche et m'éclabousse le visage. Profite de la fraîcheur du ru, de l'ombre. Il fait plus de 30 degrés et, avec le peloton de tête de marcheuses et de marcheurs, nous venons d'achever la première étape. Une heure à travers la forêt, sur une trajectoire qui, au total, devra nous demander deux heures trente. J'ai foncé. Emboitant d'emblée le pas déterminé de notre guide, je me suis rapidement retrouvé devant lui, obligé, avec quelques autres, à m'interrompre périodiquement pour l'interroger du regard. À droite ou à gauche ? Quel grand plaisir de sentir la terre filer sous mes pas, de caracoler à travers les arbres et me donner sans réserve à l'effort exaltant de dénivelés abrupts. De fait, nous avons creusé l'écart et profitons d'une pause étendue. Le reste du groupe tarde. On se rafraîchit, on boit, plaisante ou grignote des BN fraise. Puis les autres finissent par nous rejoindre.

Quelque chose m'échappe. Comment se fait-il que nos guides soient déjà si loin ? Comment se fait-il que la plus grande partie du groupe soit partie si vite alors qu'il fait si chaud et que l'effort doit être tenu sur plusieurs heures ? Devons-nous prouver quelque chose ? Y a-t-il une urgence ?

À Tanger, au printemps 2009, dans la ferme Darna, une trentaine de garçons et de jeunes hommes travaillent la terre et le fer comme condition à leur réinsertion. Le soir, au moment où le corps se défait de ses sandales en lanières de pétrole à la recherche de la fraîcheur, le soulèvement quotidien reste celui de tresser des couronnes de fleurs avec les pâquerettes qui jalonnent la terrasse brisée. Omar m'a appris cette entreprise de confection. Se couronner. Réconfort par la douceur. Là, sur le chemin, je respire tranquillement dans une verticale retrouvée. Penser les astres depuis Tanger dans la forêt de Guirbaden.

*Un corps me succède tandis qu'un autre m'accompagne
Un corps me dépasse
Dans son sillage le parfum de sa trace, l'énergie de sa force.
On m'a dit horde, on m'a dit harde*

*On m'a dit animaux sauvages, cochons devenus loups.
Ce corps me dépasse et le mien se redresse,
les sens s'affûtent, la foulée s'agrandit
Quatre corps devenus éclaireurs de la horde,
éclaireurs de la harde, traçant le chemin
Nous devons flairer les traces, prévenir les dangers
Et tandis que les rôles au sein de la meute se dessinent
Les corps s'enflamment et s'oublent les esprits
S'oublie la nécessité de marquer le passage.*

J'aurais dû faire demi-tour mais nous marchions déjà depuis presque une heure dans cet endroit inconnu. Qu'est-ce qui m'a retenue ? Les dangers réels de la forêt ou les peurs de l'enfance ancrées dans notre imaginaire collectif ? Sans doute la crainte de briser l'expérience collective.

Quelle allure ? Rapide ou lente, musclée ou flasque ? Mon allure trouve son souffle dans les respirations que me proposent les passages de mon regard panoramique à l'attachement ciblé d'une pierre, d'un dénivelé, d'une fleur. Mon Endurance Maximale Aérobie trouve son flux dans le yo-yo entre deux visions. Je même dans les écarts entre deux points de vue, conscient que l'épuisement guette. Attentionné à entretenir le désir de va-et-vient du yo-yo entre deux points. Ma récupération est là dans l'entre-deux comme une échappée à la position forcenée.

Je retrouve enfin quelques marcheurs éparpillés, je laisse échapper ma colère. Je voulais essayer de prendre part à cette randonnée mais le chaos l'emporte. Certains sont fatigués, assommés par l'effort et la chaleur. D'autres sont perdus. Et une partie du groupe nous attend quelque part. Plus loin devant. Nous devons d'abord retrouver notre chemin et partager nos réserves d'eau qui s'amenuisent.

*Les éclaireurs devenus guerriers sur le sentier de la guerre.
Et pourtant
Non nous ne sommes pas en guerre obligés de marcher le plus léger au sol pour ne pas mourir
Non nous ne sommes pas en guerre
Mais en recherche d'une clairière où nous reposer, nous abreuver, nous écouter.
Les mots de la forêt s'emplissent alors, les maux des Hommes.*

Nous retrouvons enfin le peloton de tête. Ma colère pourra-t-elle être entendue ? Nous improvisons les modalités de notre rencontre, mais même en « jouant à la société », ne faut-il pas respecter un certain nombre de règles ?

Les retrouvailles sont tendues. L'ambiance lourde,
les langues impatientes à darder leur colère.
« N'avions-nous pas dit qu'on avançait en groupe ?
Qu'on faisait attention les uns aux autres ?
Qu'on partait ensemble ? Pourquoi n'y avait-il personne
aux croisements pour indiquer le chemin ? »

Ne faudrait-il pas réparer la sociabilité fragilisée ?
Effort et silence. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-il utopique
de vouloir prendre part pleinement à cette expérience ?
Pourquoi cherchons-nous à tout prix à faire exister ce groupe ?
Comment trouver ou retrouver un désir commun pour finir
la marche ? Nos échanges nous permettent-ils maintenant
de faire des choix donnant une nouvelle signification
à cette randonnée ?

Cohésion fracturée met-elle forcément fin à l'assemblée ?

S'expriment les divergences, il y a positions, alors tout cela fait sens.

Le consensus n'est plus de mise, il faut renouer le lien sensible.

L'assemblée est-elle forcément question de rythme commun ?

Rythme effréné de la société.

Ralentissement revendiqué.

Doit-on se mettre en corps d'accord ?

Ou peut-on être ensemble de façon dissonante

comme a su résonner notre musique improvisée ?

Dans la fournaise de la fureur, le groupe se fait. Alors que nous avons
le regard plongé dans les failles qui ont déchiré un groupe n'ayant
peut-être même pas encore eu d'existence, quelque chose prend.
On parle, on écoute, parcourt le fil délicat qui sépare les explications
qui font comprendre des justifications cherchant à excuser.
On négocie la suite. Il nous reste une heure trente de marche
et quelques intermèdes. De la musique, un poème, une séance
d'écoute de la forêt. Mais je parcours tout ça comme une longue
coda qui tarde à s'éteindre. Après le plaisir de l'envol initial,
après l'épreuve du conflit, et après, surtout, l'expérience
du groupe qui fait corps dans la difficulté, qu'attendre encore ?

Le lendemain, un autre groupe marche.

C'est à leur retour que le second temps s'ouvre : la « cérémonie »

que nous promettait l'intitulé du rendez-vous. Si le terme
pouvait faire craindre une certaine solennité, il n'en est rien.

Nous nous retrouvons à la Petite scène pour jouer de la musique
en un élan désinhibé qui sacrifie volontiers la musique au jeu.

Nous sommes cinquante et emportés par cinq musiciens
dans une houle qui nous dépasse tous. L'embrasement festif

se maintient à haut régime pendant une heure au moins,
en offrant, à sa manière, de beaux effets d'inclusion.

Les relais qui avaient manqué la veille lors de la marche
pour faire groupe en se souciant que chacun trouve son chemin,
se mettent ici naturellement en place. Dans le brouhaha,
de proche en proche se tisse le sens d'une participation commune
à ce joyeux bordel. Quelle est cette chorégraphie qui, circulant
distinctement à travers des corps particuliers, les anime
pourtant tous en un bouquet de rythmes multiples
et les convainquent qu'ils ont bien été « ensemble » ?

Un mois plus tard, j'ai relacé mes chaussures de marche,
pris d'autres chemins, gravi d'autres cols et foulé d'autres sols.
Alors que je marchais, j'ai repensé à notre excursion collective,
à l'expérience que ça avait été, à la façon dont, curieusement,
elle m'avait marquée. J'ai repensé à cette personne que je suivais
et qui, dès les premiers pas en forêt, s'était déchaussée, marchant
pieds nus sur les brindilles de bois mort, la boue séchée
et les cailloux de Guirbaden. J'ai repensé à cette personne
qui me suivait et qui, dès l'arrivée près d'un cours d'eau, y avait
plongé bras, visage et nuque, jusqu'à se retrouver complètement
immergée. J'ai repensé aux éclats de voix mêlés aux bruissements
des arbres et aux piailllements des mésanges et des roitelets.
J'ai repensé à la colère, à la chaleur, à l'échauffement des muscles
qui avait fait défaut, à celui des esprits, du sang et de la bile,
déversés en excès. J'y repensais, tout en cherchant des cairns au loin,
dans ce pierrier où aucune autre trace ni aucun balisage ne pouvait
me guider. Je me suis demandé si j'aurais aimé, moi, me perdre
ce jour-là en forêt. Et si j'aurais gardé mon calme en sentant
mon pouls s'emballer, ma bouche se dessécher, le soleil me cogner.
J'y songeais et les pensées ralentissaient mon pas. Mettant un pied
devant l'autre, je nous revoyais cavalier au pas de charge, suivant
cette invitation-injonction insensée, impensée involontairement
mais immanquablement risquée : marcher le plus vite possible,
comme une harde de sangliers. J'avais pensé, et je pensais encore :
« mais non, c'est pas ça, randonner ». J'avais repris ma route,
après cette courte rêverie qui m'avait replongée dans les monts
pré-vosgiens. Ce n'est que bien plus tard, par curiosité plus que
par hasard, que je découvris ce secret qu'aucun marcheur, jamais,
ne m'avait dévoilé : « randonner, de l'ancien français *randon*,
de la racine germanique *rand* : "courir impétueusement" »...
Peut-être que ce jour-là, retrouver la racine (à défaut du sentier)
nous aurait tous permis de jouer aux sangliers ? Et d'inventer
des règles pour que, même sangliers, nous fassions société.

NE DEVONS
DEVONS
FLAIRER
LES TRACES,
PRÉVENIR
LES DANGERS.

Chercher où est le silence.
Faire partie du groupe en s'en distançant.
Comment favoriser la « contagion de la curiosité » ?

Comment se prépare-t-on à la rencontre ?

Comment la traversée peut-elle prendre
une dimension intime et collective ?

L'ASSEMBLÉE
EST-ELLE LA
SOMME DE NOS
INTIMITÉS ?

Qu'est-ce qui s'est transmis
d'assemblée en assemblée ?

Garder sa particularité dans l'assemblée pour que l'assemblage ait lieu.
Se « mettre dedans » avec une majorité de personnes.
Que fait-on des autres personnes, celles « restées dehors » ?

Que faut-il abandonner pour faire assemblée ?

Comment s'accordent familiarité et hospitalité ?

L'assemblée est désordonnée. L'assemblée politique
est désordonnée. Le dissensus a toute sa place.
La discussion a toute sa place.

*

Il fallait un arbre,
qu'il puisse devenir nourricier,
dispenser le liquide qu'on lui avait remis.
Qu'il organise la coulée, prenne sur lui le fait de nous désaltérer.


Et devenir le point focal de ce moment.

Autour de lui et à l'extrémité de chacune de ses tentacules
des nappes colorées comme autant de tablées,
comme autant de « patchs ».
Et tous les petits groupes dis-patchés, qui s'apprêtaient à
partager ensemble leur repas et leurs impressions de la journée,
sous la présence centrale de cet être hybride, stimulés par
tout ce qui les traversait autant que par la possibilité d'aller
s'abreuver à la racine de leur journée.

J'ai aimé observer le travail, les gestes œuvrés
pour que tout cela existe et tienne,
des bras pour hisser et disposer les bras
qui irrigueraient nos verres.
Des bras pour tendre, démêler, disposer.
Toute une gamme d'affairement.

Tout ce qui d'ordinaire, au théâtre (le plus souvent en tout cas)
relève du hors-champ, des opérations de montage
et de démontage censés ne pas concerner le public.
J'ai aimé observer comment celles et ceux qui s'étaient
impliqués dans ce montage opéraient à vue, entre
organisation improvisée et manifeste esthétique.
Ce dispositif — l'arbre tentacule, les patchs de pique-nique —
formait ou plutôt proposait une drôle de ronde.
Chaque bras de tentacule, chaque patch, devenait un lieu
de désir — qu'y avait-il à y pique-niquer ? —, un lieu
de rencontre et d'échange. De là, la ronde.
Structurée par le manque (ou le désir) et par les appétits.
Ce passage de patch en patch, amenant à piocher autant
dans les plats que dans les discussions.
Ça pouvait être furtif.
Ça pouvait être installé.
Une petite fantaisie de déplacements.
Les discutant·es étaient des glaneur·euses.
Et réciproquement.

*



Temps court, temps long. Les saveurs de la rencontre.
Varier les échelles de l'assemblée. Qui regarde qui ? Quoi ?

Que nous apprennent les matières,
les relations, des assemblées ?

Comment créer les conditions offrant différents modes
de participation à l'expérience ?

De quels acquis pouvons-nous nous passer ?
À quels acquis sommes-nous prêts à renoncer
pour participer à un effort collectif ?

Comment la narration se construit-elle dans le réel ?

Comment élaborer avec l'imprévisible ?

L'assemblée peut-elle exister en dehors d'un but commun ?

La question politique des invisibles. La place de l'implication corporelle,
affective et fictionnelle dans la recherche. Là où se posent nos attentions...

La distribution des rôles est-elle nécessaire à la constitution
et l'action d'un groupe ?

En quoi les gestes ou les situations créées
dans les Cosmodélies sont-ils politiques ?

Jeu de rôles ? Un temps ensemble...



COMMENT
SUSCITER
ET NOURRIR
LE DÉSIR DE
PRENDRE PART ?

Texte choral, ce récit sensible des Cosmodélies est à la fois une trace inédite d'un laboratoire artistique et social ainsi qu'un texte matériau poétique, imaginé pour être lu à haute voix.

Montage réalisé à partir d'une archive hétérogène, le récit est constitué d'extraits de divers textes : notes des artistes porteur·euses de Cosmodélies, observations ou retours sensibles des participant·es ou des laborantin·es, récits des membres du Cercle d'édition, retranscriptions de prises de paroles orales (explications, dialogues, chants, vignettes sonores et radiophoniques ...).

Le montage implique de sélectionner, de découper, d'entrelacer ces sources de manière subjective et fragmentaire afin de retracer des expériences partagées et de pointer ce qui a pu parfois faire assemblée, la questionner et la tordre un peu aussi.

Reflet d'une identité jamais figée, ce récit souhaite révéler des processus, la qualité et les failles non pas d'objets finis mais d'une recherche en train de se faire.

LES COSMODÉLIES

10 RENDEZ-VOUS POUR FAIRE COLLECTIF AVEC LES ARTISTES
TJP CDN STRASBOURG - GRAND EST, SAISON 2021-2022

Chaque mois, en complicité avec une équipe artistique, le CDN a invité à faire communauté éphémère autour d'une expérience artistique et humaine participative.

Intimistes ou ouvertes aux flux urbains, ces aventures façonnées par toutes les individualités en présence ont partagé le goût de l'expérimentation sociale et de l'exploration de nos imaginaires.

Par le jeu avec la matière, les objets, la parole, les idées et les savoir-faire, les Cosmodélies ont dessiné de nouvelles façons de « faire assemblée », nous réunir, inventer et fabriquer des cosmos habitables, dans l'instant présent.

I LES FLOTTANTS

RENAUD HERBIN

avec Antoine Cegarra, Camille Draï, Violaine-Marine Helmbold, Claire Hurpeau, Emmanuel Lecureur, Florence Weber, Gretel Weyer, Emmanuelle Zanfonato

Service Universitaire de l'Action Culturelle, Unistra

vendredi 24 septembre 2021 — campus de l'Esplanade

samedi 25 septembre 2021 — Place d'Austerlitz

II URBEX EN MULTIPLEX

NIL DINÇ

avec Sandrine Glatron, Guillaume Patissier, Lucile Poiret, Erwan Quentin, Tina Teyssedre

Programme SOLenVILLE Zone Atelier Environnementale et Urbaine

vendredi 15 & samedi 16 octobre 2021 — TJP Grande scène & son quartier

III C'EST BON, TU PEUX TRAVERSER !

EMMANUELLE ZANFONATO

avec Fabienne Delude, Mathieu Goust, Christophe Rieger, Régine Westenhoeffer

vendredi 19 & samedi 20 novembre 2021 — Espace Apollonia

samedi 18 juin 2022 — Square Président Allende

IV UNE STUB

MARINE MANE

avec Clémence Bucher, Shadi Garossian, Karl Naegelen

Association d'Accueil et d'Hébergement pour les Jeunes, les ménages et les personnes en difficultés

jeudi 2 & samedi 4 décembre 2021 — Hôtel du Château d'eau,

centre d'accueil et d'hébergement d'urgence

V VOYAGE D'HIVER

ANTOINE CEGARRA

avec Guillaume Greff, Elise Simonet, Jean-Baptiste Veyret-Logérias

Strasbourg Initiation Nature Environnement,

Centre d'Initiation à la Nature et à l'Environnement de Bussière

vendredi 4 & samedi 15 janvier 2022 — forêt de la Robertsau & CINE de Bussière



VI QU'EST-CE QUI T'AGITE ?

CLÉMENCE BUCHER

avec Thomas Lasbouygues, Sébastien Roux, Elizabeth Saint-Jalmes

GINGSE, Marché Bar

vendredi 4 & samedi 5 février 2022 — Marché Bar & TJP Grande scène

VII GUIDÉ PAR LES HALEURS

DAVID SÉCHAUD

avec Fanny Brouyaux, Hannah Deutschle, Pauline Kieffer,

Raphaël Sieffert & une quinzaine de haleur·euses

Voies Navigables de France, Service d'incendie et de secours du Bas-Rhin, Batorama

samedi 5 mars 2022 — du Pont Saint-Guillaume au Pont Saint-Martin, sur le cours de l'Ill

VIII LES PÉRÉGRINATIONS ET LE FESTIN D'HERMANN

STÉPHANIE FÉLIX

avec Sabine Blanc de Carpentier, Didier Demorcy, Sophie Merlin, Alexis Zimmer

pérégrinations à partir du samedi 19 mars 2022 — TJP Petite scène & chez les participantes

samedi 23 avril 2022 — TJP Grande scène

IX LA CÉRÉMONIE DES RANDONNEUSES ET DES RANDONNEURS

MARINE ANGÉ & JÉRÔME RIGAUT

avec Karam Al Zouhir, Lior Blindermann, Jad El Khechen, Xavier Fassion, Catalina Gutierrez

vendredi 20 & samedi 21 mai 2022 — massif des Vosges & TJP Petite scène

X COSMODÉLIE GÉNÉRALE

RENAUD HERBIN & CHRISTOPHE LE BLAY

vendredi 17 juin 2022 — TJP Grande scène & campus de l'Esplanade

L'ensemble des Cosmodélies a été mis en œuvre et investi par l'équipe du CDN dans une dynamique expérimentale.




LABORATOIRE COSMODÉLIE

Poursuivant une approche collaborative de recherche sous forme de laboratoire, le CDN a invité à se réunir, en marge de chaque Cosmodélie, un groupe hétéroclite composé de chercheur·euses, artistes et acteur·rices du CDN ou d'autres champs professionnels. Expérimentant les dispositifs des Cosmodélies, ce groupe, de composition nouvelle chaque mois, s'en est inspiré pour imaginer et expérimenter des protocoles de rencontre, et explorer ainsi la notion d'assemblée. Ces explorations ont donné lieu à la production d'une grande diversité de matières sensibles et conceptuelles (textes, photos, dessins, vidéos, créations sonores) et contribué au processus d'élaboration des Cosmodélies et de ce numéro.

Avec une quarantaine d'artistes, chercheur·euses et professionnel·les de divers secteurs, 12 à 21 participant·es par session

septembre 2021 — juin 2022



Marine Angé, Anne Ayçoberry, Beatriz Beaucaire, Éléonore Bourrel, Julien Bruneau, Clémence Bucher, Antoine Cegarra, Clémentine Cluzeaud, Myriam Colin, Michaël Cros, Jérémy Damian, Nil Dinç, Camille Draï, Morgane Enderlin, Stéphanie Félix, Sandrine Glatron, Elen Gouzien, Sabine Grislin, Marie-Hélène Helleringer-Maufinet, Violaine-Marine Helmbold, Renaud Herbin, Claire Hurpeau, Johanna Kaufmann, Toinette Lafontaine, Christophe Le Blay, Pauline Leurent, Marine Mane, Emma Merabet, Sophie Nehama, Katia Prat, Jérôme Rigaut, David Séchaud, Catherine Sombsthay, Anne Somot, Pauline Squelbut, Marie Urban, Marie Wacker, Florence Weber, Gretel Weyer, Emmanuelle Zanfonato

La Revue Corps-Objet-Image du TJP Centre Dramatique National Strasbourg - Grand Est est une publication réunissant artistes et chercheur·euses pour explorer les territoires et les pensées plurielles des arts de la scène contemporaine. Élaborée au fil des saisons et des projets du CDN, elle relève autant d'un précipité d'actions et de rencontres que de la mise en culture de nouveaux possibles.

Le cinquième numéro de la Revue a été conçu à partir des Cosmodélies, cycle d'expériences artistiques participatives développé lors de la saison 21/22, dans le sillage d'une recherche nourrie par le numéro 04 « *Théâtres de l'attention* ». Ses contenus cherchent à donner voix aux questions qu'ont soulevé ces assemblées cosmodéliques. Plus encore, ils appellent à en écouter l'écho, en prendre le relais, les reformuler. Faire retentir l'appel à façonner des mondes habitables.

Entretien, récit polyphonique, voisinages plastiques, planche iconographique et jeu de cartes composent une édition hybride à l'affût de nouvelles assemblées.

Ces contenus font l'objet d'une publication papier parue en novembre 2022 et sont – à l'exception du JEU DES ASSEMBLÉES – accessibles en ligne sur le site corps-objet-image.

Marie Urban, Christophe Le Blay & une soixantaine de contributeur·rices
DIX COSMODÉLIES
Revue Corps-Objet-Image, n°5, « *assemblée* », Strasbourg, TJP Éditions, 2022

ISBN 978-2-9520815-9-7 / ISSN 2426-5756 (imprimé) / ISSN 2804-9543 (en ligne)

www.corps-objet-image.com – tous droits réservés

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle. Les contenus peuvent être consultés et reproduits sur un support papier ou numérique sous réserve qu'ils soient strictement réservés à un usage personnel, scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra mentionner « TJP Éditions », « Revue Corps-Objet-Image », l'(les) auteur·rice(s) et le titre de l'élément concerné.

TJP ÉDITIONS / 1 RUE DU PONT SAINT-MARTIN / 67000 STRASBOURG
www.tjp-strasbourg.com / www.corps-objet-image.com

TJP CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL STRASBOURG – GRAND EST
LA SCÈNE CORPS-OBJET-IMAGE POUR TOUTES LES GÉNÉRATIONS / **DIRECTION** RENAUD HERBIN